

Céline Alvarez

veut révolutionner l'école

Dans *Une année pour tout changer*, la pédagogue à succès livre son expérience auprès d'enseignants belges. Avant d'apprendre à lire, les enfants doivent, selon elle, développer leurs « compétences exécutives » et s'éloigner des écrans. Contestée par certains, encensée par d'autres, sa méthode bouscule les idées reçues. Explications.

CÉLINE ALVAREZ

Linguiste et pédagogue, elle a publié, en 2016, *Les Lois naturelles de l'enfant* (Les Arènes, prix Psychologies-Fnac 2017 de l'essai pour mieux vivre), dans lequel elle détaillait et expliquait l'expérience menée dans une école maternelle de Gennevilliers, en région parisienne. À la demande de la ministre belge de l'Éducation, Marie-Martine Schyns, elle a passé l'année scolaire 2018-2019 à accompagner sept cent cinquante enseignants volontaires.

Psychologies : Lire, écrire, compter et vivre ensemble sont les compétences enseignées à l'école. Voilà que vous nous parlez d'autres « fondamentaux » qui devraient être mis en place dès la maternelle. De quoi s'agit-il ?

C.A. : Pour lire, écrire, compter, avoir des relations sociales apaisées, il faut être capable de rester attentif, de se contrôler, de réfléchir avant d'agir, de détecter ses erreurs, de trouver des stratégies pour les surmonter, de persévérer. Ces compétences s'appellent les « fonctions exécutives ». Elles sont considérées par la recherche comme

les fondations biologiques de l'apprentissage. Sans leur bon développement, apprendre devient extrêmement difficile. Tous les enfants sont prédisposés à les déployer, mais les environnements que nous leur proposons – à la maison et à l'école – ne le leur permettent pas suffisamment.

Quand ces compétences peuvent-elles être développées ?

C.A. : Dès 2 ans, tous les enfants proclament : « Moi tout seul ! » Leurs compétences d'action, qui sont en train de se construire, les poussent à s'engager dans des tâches qui requièrent contrôle de soi, maîtrise

“Les enfants qui ont été aidés à conquérir une certaine autonomie ont plus confiance en eux, ils sont plus curieux”

des mouvements, persévérance. C'est pourquoi, très jeunes, alors qu'ils marchent à peine, ils se passionnent pour balayer, étendre le linge, s'habiller seul, etc. Ce faisant, ils développent de bonnes fonctions exécutives. Elles se déploient à tout âge. Néanmoins, les fondations sont créées lors des premières années de vie : le jeune enfant progresse alors facilement et dans la joie. Plus tard, les circuits neuronaux qui soutiennent ces compétences sont moins plastiques : les développer requiert alors de la patience et beaucoup d'efforts. Le besoin d'autonomie et de faire seul n'est pas un trait de caractère, c'est une tendance biologique humaine qui, si elle est respectée, pose les fondations d'une intelligence saine, créative, émancipée.

Vous dites « tous les enfants », mais les inégalités existent très tôt, on le sait...

C.A. : Si nos crèches et nos maternelles avaient les moyens de se focaliser sur l'épanouissement de ces compétences d'action, les inégalités liées à l'environnement familial seraient considérablement réduites. L'environnement a un impact créateur extrêmement puissant, et nos enfants passent six à huit heures par jour à l'école ! Si nous canalisons notre énergie sur le traitement des causes profondes plutôt que sur les symptômes, tout changerait en peu de temps. C'est l'expérience que nous avons vécue en Belgique, y compris dans des milieux très défavorisés.

Quel est le rapport entre les fonctions exécutives – faire la vaisselle, ranger une chaise, attendre son tour, etc. – et l'apprentissage de la lecture ?

C.A. : Les enfants qui ont été aidés à conquérir une certaine autonomie ont davantage confiance en eux, ils sont plus curieux. Dès la maternelle, ils veulent, entre autres, lire et réaliser de grandes opérations. Et ils en sont capables ! Les programmes traditionnels ne suffisent plus à les « nourrir ». Alors qu'il fallait constamment les « pousser », nous nous sentons dépassés par leur vitesse d'apprentissage ! Ils ont conscience qu'apprendre demande entraînement, répétition et persévérance. Ils le savent car les adultes qui les entourent le leur ont régulièrement fait remarquer : « Il y a trois jours, c'était difficile pour toi, mais tu as persévéré et maintenant tu y arrives. »

Durant votre année en Belgique, vous soulignez un moment difficile, que vous appelez « le désordre fécond ». De quoi s'agit-il ?

C.A. : Lorsque l'on invite les enfants à être autonomes du matin au soir, c'est extrêmement pénible pour la plupart d'entre eux. Ils doivent aller au bout des activités choisies, rester concentrés, réguler leurs impulsions, prendre du recul pour régler leurs conflits de manière apaisée... Mais ils n'ont pas encore les ressources cognitives pour faire tout cela. Ils

sont incapables de se maîtriser, sont impulsifs, agités, distraits, passent d'une chose à l'autre parfois dans la même phrase, et se découragent à la moindre difficulté. La classe devient un véritable capharnaüm. Constaté ce désordre est profondément déstabilisant, voire désespérant pour l'enseignant, mais il est fécond : nous observons le véritable état des choses et comprenons que, avant d'enseigner, il faut « réparer ».

De quelle manière faut-il « réparer » ?

C.A. : En laissant les apprentissages fondamentaux de côté et en soutenant, de manière totale et radicale, pendant plusieurs mois, le développement de l'autonomie globale : aider les enfants à aller au bout de leurs activités (les puzzles, les échecs...), à gérer leurs conflits de manière apaisée et constructive, à s'exprimer clairement, à patienter, à rester attentifs. Faire ce pas de côté demande beaucoup de courage pour l'adulte, qui a des programmes officiels à valider en fin d'année, mais ce n'est pas du temps perdu. Les enfants vont ensuite beaucoup plus loin que les attendus officiels.

On vous accuse de vouloir pousser les enfants dans une course à la performance...

C.A. : Les enfants s'ennuient dans les classes, ce qui contribue au désordre, au manque de joie et de motivation. Je ne fais qu'inviter les adultes à apporter aux enfants ce qu'ils demandent : des tâches stimulantes, complexes

et dynamiques, reliées à la réalité du monde et qui nourrissent davantage leur puissante intelligence en plein déploiement.

Vous dites qu'une grande partie du travail consiste à les aider à développer leur capacité d'attention. C'est difficile avec la présence des écrans, non ?

C.A. : En effet. Dans les classes, on repère tout de suite les enfants sur-exposés aux écrans. Ils sont désordonnés, plus impulsifs, incapables de fixer leur attention. Les parents l'admettent aisément : leur enfant passait des heures devant la télé avant même de marcher et, en maternelle, ils sont face à l'ordinateur ou les jeux vidéo en permanence. L'être humain construit son intelligence avec ses mains, les écrans le mettent en situation de passivité, entravant son bon développement et abîmant au passage ses capacités attentionnelles.

Cela peut-il être corrigé ?

C.A. : Oui. L'urgence est de réduire l'exposition à ce perturbateur attentionnel majeur. En travaillant les fonctions exécutives en classe, nous pouvons vraiment aider les enfants. Ils peuvent reprendre goût à l'action et délaissent alors peu à peu les écrans.

Vous avez pu l'observer ?

C.A. : Je l'ai constaté à plusieurs reprises, à Gennevilliers et en Belgique. Les enfants préfèrent lire, seuls ou avec leurs frères et sœurs, plutôt que de s'installer face à la télévision. Certains parents, sidérés, posent même la question : « Il ne veut plus regarder la télé, est-ce normal ? »

Beaucoup d'enseignants se sentent remis en question. Vous êtes contestée par le milieu éducatif et par des pédagogues, dont Philippe Meirieu. Que leur répondez-vous ?

C.A. : Plusieurs autres enseignants – ceux qui ont essayé – invitent leurs collègues, et les pédagogues sujets à des réactions épidermiques, à venir constater les résultats dans leur classe. Ils ont même publié une tribune sur Medium [plateforme de diffusion de contenus sur Internet, ndlr] : « Et si on écoutait les enseignants qui ont travaillé avec Céline Alvarez ? »

Comment les parents peuvent-ils s'inspirer de cela à la maison ?

C.A. : D'abord en protégeant, dès les premiers mois de la vie, les enfants du stress qui, répété ou prolongé, abîme les régions corticales abritant les fonctions exécutives. Les situations violentes, les cris, les humiliations sont à proscrire. Les enfants ont besoin de la sécurité, de la constance et de la chaleur du lien humain pour se déployer. Il est essentiel également d'aider l'enfant à identifier ses émotions, celles des autres, à patienter, à se contrôler. Enfin, encourager et aider l'enfant à affronter chaque jour les situations du quotidien qui sont à sa portée est incontournable. Aucun matériel spécifique ne saurait faire le travail à notre place. C'est la qualité de notre présence et de notre étayage qui sera déterminante.

Comment réagir face à leurs erreurs ?

C.A. : Aidons les enfants à les détecter, puis à les comprendre et à les surmonter : ce sont d'incontournables cadeaux qui nous permettent d'apprendre et de nous perfectionner.

Cela fait-il des adultes plus heureux ?

C.A. : C'est ce qu'affirme la recherche. Avoir des fonctions exécutives correctement développées est l'un des facteurs les plus déterminants pour l'épanouissement personnel, social et professionnel. Dans les classes, les résultats sont flagrants, tangibles, constatés par les enseignants et les parents. Les enfants passent de l'impulsivité à l'apaisement, de la démotivation à la persévérance. Ils reprennent confiance en eux, se reconnectent à eux-mêmes et aux autres : leurs relations sont apaisées et porteuses. L'entraide devient la norme. Ils savent par ailleurs ce qu'ils aiment et ont les moyens de se perfectionner dans les domaines qui les passionnent. Ces enfants-là seront des adultes émancipés, conscients, libres, sereins. En prenant collectivement conscience de l'importance du développement des fonctions exécutives et de la relation individualisée, chaleureuse, qui leur permet de s'épanouir, en une génération ou deux, nous pourrions changer de société.

À LIRE

Une année pour tout changer

de Céline Alvarez.
Mettre en place l'expérience menée par Céline Alvarez en 2016 dans une maternelle à Gennevilliers, c'est la possibilité qui a été offerte à la pédagogue et aux enseignants belges volontaires. En voici le récit détaillé, qui nous permet de suivre les étapes d'un changement radical dans la prise en charge scolaire des enfants de classes maternelles, souvent dans des zones défavorisées. Un livre qui ouvre de larges perspectives (Les Arènes, 246 p., 18,90 €).

